

Rencontre, fusion et voyage intérieur dans *Haïtuvois* et *Ainsi parle la Tour CN*

SADA NIANG
Université de Victoria

Hédi Bouraoui est, avec Édouard Glissant, l'un des écrivains les plus singuliers de notre temps. Ses œuvres témoignent d'un monde où les identités s'ouvrent les unes sur les autres, se recomposent par fusion et au gré des rencontres. Les ancrages de ses personnages se refaçonnent à tout temps dans des lieux régis par l'imprévu, et eux-mêmes s'interpellant mutuellement dans « l'allégresse et la beauté des mots » (*La Tour CN* 77). Il n'est pas rare que dans ses poèmes, la promenade exotique s'intensifie et se transforme en errance et que le touriste devienne « voyageur » par l'attention qu'il accorde au monde qui l'entoure. L'idée même d'une territorialité régie selon des règles exclusives disparaît, chez Hédi Bouraoui. L'histoire, elle-même allouée de ses cortèges de *mea culpa*, d'action positive, de multiculturalisme, de réparations cède la place à un vécu intense, incongru et incontrôlable, mais source intarissable d'une imagination en feu. Ici, comme chez Glissant, les textes articulent une parole « épurée de la névrose du moi », rompant d'avec les « enracinés de la pensée unique » (*Ainsi parle la Tour CN* 65). Nous voudrions nous concentrer sur *Haïtuvois* (1980) et *Ainsi parle la Tour CN* (1999) afin de montrer que le transculturel chez Bouraoui s'énonce par une fusion avec l'autre.

Haïtinois s'ouvre sur une déchirure cancéreuse, une blessure profonde et indicible. Les images et la structuration phonique des premières lignes de ce poème rappellent celles ardentes et compactes du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire. De part et d'autre des êtres minés par une histoire faite de brimades passent étonnement « à côté de leur cri », s'agglutinent sans pouvoir faire foule, déambulent oisivement dans des corps fragmentés et gangrenés par un cancer. Tout se passe comme si plus aucune volonté ne dirigeait leurs mouvements : leurs jambes se déplacent mécaniquement, leurs bras se balancent maladroitement et leurs lèvres « s'échancrent » pour esquisser un « sourire jaunâtre sans la moindre conviction » (15). *Haïtinois* dévoile la parole de gens pauvres mais fiers, évoque la vaillance de coeurs contrits dans des corps meurtris. Le poète-touriste y « sent, flaire et hume » le désespoir des non-dits de ses interlocuteurs. Et pourtant, pour un touriste, il fait une journée torride, inondée par un soleil de plomb qui éclaire, brûle, écorche et pourrit tout sur son passage, sauf la peau blême des touristes :

... le soleil ardent remplit les ventres
un rêve verdâtre des tropiques ... cancer à injecter
comme les rayons
qui font bronzer la peau blême et livide
des rassasiés
On ne meurt pas de faim disent les impérialistes
On meurt d'abondance de nourriture ... de sur-alimentation (15)

C'est que d'entrée de jeu s'esquisse une béance entre un Haïti touristique, « sans problème », un Haïti des affiches publicitaires, des camps de vacances pour Nord-Américains rebutés par les rigueurs de l'hiver et un Haïti d'hommes et de femmes assaillis par la faim et la putréfaction causée par un soleil qui n'épargne rien sur son passage. Ces gens du pays, mais aussi le poète-touriste, se retrouvent spectateurs d'un « réel plus surréel que l'enfer » (16). *Haïtinois*, bien plus que le *West Indies* de Boukman ou encore *L'homme sur les quais* de Raoul Peck, est un texte-défi. Quelle posture en face de ce déficit ? Comment le combler ? Par quels mots ? Par quelle alchimie poétique, par quelle « flamboyance créative » ? (27). Comment, pour reprendre Bouraoui :

s'entre-pénétrer émotionnellement, tactilement intellectuellement [...] s'étancher à la source même de l'homme [...] combattre et vaincre l'inflation ... affirmer son moi non-pécunier mais son moi vital (18)

Question cruciale, certes, mais aussi question qui, dans le cas des Antilles, est teintée des données du drame premier des esclaves : nous voulons parler de ce que Naipaul, Edward Brathwaite et Mervyn Morris ont appelé « *the enigma of arrival* ». Mais dans le cas du poète – touriste de *Haïtinois*, de cet être qui au départ se définit par le caractère éphémère et épicurien de sa présence, nous préférons l'expression « énigme de la rencontre ».

Ainsi pour nous, ce poème tente de résoudre l'énigme de la rencontre. Il commence par une délimitation des forces définies d'avance, de pouvoirs diamétralement opposés et se donne pour objectif de convertir cette situation antagoniste, oppositionnelle en matrice relationnelle. *Haïtinois* se propose de subvertir la notion occidentale du voyage (sertie dans l'idée de la conquête), de renverser l'exotisme anodin des « visiteurs en sandalettes » et de doter le regard de ces derniers d'une densité qui leur fera mesurer la diversité de la créativité, la profondeur du désespoir et l'âpreté des combats politiques à Haïti. Nous nous proposons de documenter le rejet de la « névrose du moi » en montrant les procédés d'intensification du regard, d'entre-pénétration émotionnelle, intellectuelle et tactile en oeuvre dans ce poème. Pour Bouraoui, ce n'est qu'à ce prix que le poète sera récompensé d'une nouvelle image de soi.

Notre hypothèse est que, pour se faire, Bouraoui se transforme en poète de la Caraïbe. Cette transformation s'échelonne sur deux moments distincts : l'un, la nomination préparatoire mais vitale, la seconde, finale, la fusion. Dans la préface de *Dream on Monkey Mountain* (Walcott 3-17), se trouve reproduit un texte court (une dizaine de pages) intitulé « *What the Twilight Says or Adam's Task of Naming Things* ». Walcott y suggère qu'après trois siècles d'esclavage et d'étouffement linguistique, la récupération de l'imaginaire caribéen passe aujourd'hui par une ré-invention des rapports de la langue (anglaise dans son cas) avec la nature caribéenne. Glissant à son tour parle d'une ré-invention

qui combinerait les imaginaires de toutes les langues présentes dans la péninsule des Caraïbes. Mais pour Walcott et les poètes anglophones de la Caraïbe, la nomination de cette nature, de ses habitants, de ses villes et de l'histoire de ces peuples, bref la recherche du mot s'avère une tâche majeure dans ce projet. Et cela, Bouraoui s'y attèle dès la seconde partie du poème :

Je t'ai dans la peau, HAÏTI
 Parce que je crève de faim et d'amour

 Je t'ai dans la peau parce que je ne peux changer de couleur
 Et ma colère est ta colère

 Je t'ai dans les veines
 Parce que tu revivifies mon sang fraternel
 En aiguisant ma révolte

 Je t'ai dans la peau parce que ton île flottante circule
 Dans mes artères et m'enfante

 Je t'ai dans les veines parce que je suis marié au monologue
 De tes dissidents
 Qu'avec eux je peux créer un dialogue
 Perturbateur (23-25)

L'expression « je t'ai dans la peau » répétée en leitmotiv au début de chaque strophe convoque une nécessité vitale. Haïti, ses mots (maux), ses désespoirs et ses manques constitue pour le poète un point névralgique, une condition inéluctable. Celui qui dit « je » dans *Haïtuvois* se défait de son prétexte d'exotisme et produit un discours oral fondateur d'identités multiples et de vie. Sa parole vitale se loge dans les modalités d'énonciation (silences, non-dits et implications) de ses interlocuteurs, dans leurs souffrances indicibles et leurs espoirs. Le « je » qu'il proclame dans la seconde partie du poème franchit le fossé des deux Haïtis, se dépouille de la satiété à dégoût du touriste nord-américain, met en veilleuse le regard indiscret et quelque peu condescendant de la description. Il devient un nous, qui transforme le désespoir de ses interlocuteurs en une colère (« Et ma colère est

ta colère » 23). Bref, il se fait voix/voies par lesquelles les sourires échancrés du début du poème trouvent un corps où se loger, des ressources — non pécuniaires — pour combattre les cellules cancéreuses qui les assaillent.

Je fomentais dans mon rêve une conspiration qui épuise l'improvisation
de ceux qui nous exploitent en plein jour [...] (21)

Je mitraillais d'obus et de paroles tous ceux qui se baignent dans
le plaisir de notre nausée tous ceux qui, sans tact ni rime, ni raison,
nous violent en bombardant dans nos yeux [...] quelques dollars
verts qui transforment nos peuples en myopes (21)

Ce poète qui dit « je » renomme le pays, ses habitants, ses maux, mais aussi ses poètes (Frankétienne 36) et peintres, ses religions, ses femmes et découvre de la même terre, du même sang que ses interlocuteurs.

La seconde étape de cette transformation passe par une fusion. Le poète passe de l'état de touriste à celui de voyageur. Son déplacement n'est plus une promenade rapide, ciblée et furtive mais une errance qui par un surplus d'attention intellectuelle « opère une fusion parfaite entre l'homme qui observe et la chose observée » (Fonkoua 108). Se trouve alors abolie toute barrière qu'elle soit physique, émotionnelle, ou intellectuelle. Se crée un moi autre tout à fait en harmonie avec son nouvel environnement, et en parfaite harmonie avec ses constructions identitaires préalables. Ce moi s'érige contre l'exotisme facile, la connaissance superficielle (...), facile et émerveillée des paysages étrangers. Il n'est plus le « visiteur en sandalettes », mais le frère, la sœur qui découvre « son » pays et l'articule dans un langage nouveau. « L'errant, selon Fonkoua, est un illuminé » (102), le déplacement auquel il se livre se nourrit de l'incertitude de sa destination, des découvertes à l'improviste, de la réflexion qui à tout moment accompagne son regard et de la nouvelle connaissance de soi qui découle de cette activité. C'est une activité intense. Dans *Haïtinois*, cette intensité se traduit par l'affirmation d'une identité désormais composite. Le « je » errant recense ses diverses appartenances à présent indistinctes, et ne formant qu'une seule et unique constellation. Le poème évoque

des chants vaudous sur des rythmes berbères qui purifient les corps des vivants et renouvellent « gourbis », et « coumbites ».

Dans la même décharge le T'Bal
De Kerkennah répond simultanément
De corps vivants
Aux sons de la Mama une amitié de sœur
Plaidoyant la naissance de l'union
.....
Aux deux petits les derboukas berbères
Misent sur les drapeaux de la vertu
Nichée dans la misère battue et débattue
Ainsi les chants désagrègent par le rite
Les travers des gourbis et ceux des coumbites

Nomades berbères s'unissent – comme dirait Manuel de *Gouverneurs de la rosée* – avec les paysans haïtiens comme les dix doigts de la main, se serrent les uns les autres au point de ne plus pouvoir se distinguer les uns les autres.

Ce qui est remarquable, et qui se développera beaucoup plus dans *Ainsi parle la Tour CN*, c'est que cette renaissance se manifeste d'abord et avant tout par la réception, par l'écoute, par une ouverture à l'autre qui devient une découverte de soi. Ici, « connaître l'autre et soi est une seule et même chose »¹.

Nous avons commencé l'analyse de ce poème, par une mention de l'intertextualité césairienne. Nous voudrions clore cette partie de notre contribution en suggérant qu'à la lumière de la citation ci-dessus, le poète de *Haïtinois* finit par effectuer un retour au pays natal, celui certes des environs montagneux de Matmata où se parle l'amazigh, mais bien plus celui de l'imagination où les « mots silencieux » de Frankétienne « brûlent » (19), où ceux de René Philoctète ou de René Balance « ouvre(nt) les impasses de la vie » (56).

Le transculturel dans ce recueil est d'abord et avant tout un grand mouvement de solidarité envers les autres sous la férule du dollar vert. Ni les langues différentes, ni les religions n'y font obstacle.

1. <http://www.hedibouraoi.net/apologie.htm>. Consulté le 22 mai, 2005.

C'est un antidote à la solitude, à la mise en ghetto et à la complaisance, si communes. Il s'appuie sur des espaces, des êtres autres sur qui le poète refuse de projeter « un paysage étranger » (Foukoua 117).

Mary Louise Pratt définit la transculture comme suit :

the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict. It is also an attempt to invoke the spatial and temporal co-presence of subjects previously separated by geographic and historical disjunctures, and whose trajectories now intersect. The term "contact" thus foregrounds the interactive, improvisational dimensions of colonial encounters so easily ignored or suppressed by diffusionist accounts of conquest and domination. A "contact" perspective emphasizes how subjects are constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized, or travelers and "travelees," not in terms of separateness or apartheid, but in terms of co-presence, interaction, interlocking understanding and practices, often within radically asymmetrical relations of power. (Pratt 6-7)

En d'autres termes le transculturel est d'abord rencontre entre des peuples, des personnes et des peuples tenus à distance des siècles durant la géographie de leur espace de vie, des conditions de domination.

Publié en 1999, *Ainsi parle la Tour CN* met en scène une tour au regard multiple, aux racines diverses bien que profondément ancrées dans le sol ontarien. Dans ce texte, le monument torontois devient un espace rhizome, qui fait de la relation un principe d'organisation et de perception de la société canadienne. Et à travers cet espace, le roman enseigne l'écoute dans une ville où la survie des uns, anciens immigrés promus au rang de peuples fondateurs, incite à une marginalisation voire une exclusion totale de récents immigrés africains, antillais, et peuples autochtones. Des identités se côtoient, chacune se réclamant prééminente, et de ce fait se cloîtrant dans les carcans bien rodés de la « pensée unique ». Ses personnages sont tous originaires de peuples minoritaires dans le monde, ayant subi le « colonialisme, les déportations, les migrations et la répartition arbitraire des frontières » (Paré 26). Ils frappent par

la diversité de leurs expériences et l'hétérogénéité de leur vie dans l'espace torontois :

Kelly King, la « flamboyante et belle » blonde, jeune fille *on the move* de la majorité anglaise — s'est attelée dès la prime enfance à continuer la tradition de gouverner son territoire. Ponctuelle, elle possède un sens puritain du travail et s'acquitte de sa tâche avec une loyauté obsédante. Cet acharnement hérité des premiers fondateurs est pourtant miné par une mauvaise conscience qui la taraude [...] (74)

Embaucheuse sur le chantier de la Tour, elle renvoie le fantaisiste Pete Deloon, pour avoir osé une créativité imprévue et dangereuse. « Fière de sa fonction » (24), aveugle au malheur qui cingle « ce fils talentueux », Kelly King écrase tous les autres par « une emprise mystérieuse » (24), réduit les prétentions américaines du Québécois Marc Durocher en « niaiseries mielleuses » (25), et plus tard se débarrassera de Souleyman le Malien bardé de son doctorat (186), parce que pris dans une tempête de neige et incapable de se rendre au travail à l'heure. Au passage de cette beauté, tout s'effondre, soit par enchantement, soit par une répression brutale ou par un mélange hallucinant des deux. Le familier la répugne, lui suscite mépris et désir de domination. Ne lui procure de divertissement que l'inconnu (24), l'étrange, l'inexploré : « Tout ce qu'elle touche, elle le met en conserve » (26). Elle ignore et méprise ses « découvertes » dès qu'elle en a percé le mystère. De fait, c'est une héritière des conquêtes impériales de l'Occident. Une exode, en pays d'immigration, nourrie de l'anéantissement de l'autre, sujette à des incertitudes qui la rongent et la plongent dans une profonde solitude. Marc tombe amoureux d'elle, lui qui pense que « tous les (francophones) hors Québec

sont des « des chiens chauds refroidis » [...]. Un seul espoir pour eux revenir à la mère de toutes les mères, à la province des fleurs de Lys cette île française dans une mer d'anglomanie. Et Marc d'encourager les francophones de souche ou les *Dé-souchés* récents qu'ils doivent désobéir aux signalisations unilingues et ne pas payer les infractions. Ne pas s'arrêter au Stop qui ne veut rien dire dans la langue de Langevin, héritier de Voltaire, quand il s'est levé un matin de grève.

Kelly ignorera ses avances et finira, par amour ou par culpabilité, à se mettre en couple avec Pete Deloon. Un contremaître italo-canadien veille à la bonne marche des travaux, et un comptable asiatique ayant fait fortune dans les restaurants chinois assure la bonne tenue des budgets de fonctionnement des travaux de la tour. La main d'œuvre compte entre autres des Autochtones, des Africains, des Franco-Ontariens et Franco-Québécois entretenant des rapports variables, régis par la nécessité de résister au pouvoir absolu de Kelly King. Méfiance, révolte, colère ourdissent de tous les cotés ; des désirs sexuels inavoués, des avances à demi-mots, des jalousies sans raison naissent de toutes parts. Mais au milieu de ce microcosme s'érige une tour nourrie de paradoxes divers. Elle se déclare anglaise bien que « se narrant en français » (21), s'annonce « tour anti Babel », « amoureuse des langues écartées par l'histoire » (21), mais « faisant circuler la lingua franca, cet anglo-américain qui évince chaque jour des milliers de langues » (22). Elle émet dans une centaine de langues mondiales et reçoit des messages dans un nombre égal d'idiomes. Son regard surplombe tous les immeubles de la ville, les uns (les banques) rivalisant de hauteur, les autres, d'élégants hôtels du début du siècle, à présent pratiquement submergés.

De fait cette tour ne connaît d'autre histoire que la contemporaine, d'autre tradition que l'expérience lente et hétérogène de sa sortie de terre, d'autre valeur que l'expérience de ses ouvriers trimant inquiets en son sein. Avec ces hommes, elle établit des liens affectifs. Elle se morfond dans la tristesse lorsque Pete Deloon est licencié (23), se couvre de regrets au départ de Souleyman Mokoko (183), puis se réjouit lorsqu'il commence à fréquenter les alentours en tant que chauffeur de taxi (184). C'est le seul personnage du roman qui reconsidère, juge et restitue leur statut à des êtres meurtris.

Ici, comme dans *Haitiwois*, les textes gravitent autour de la rencontre, mais d'une rencontre qui transforme le sujet, et en fait un créateur de mondes de discours d'où s'abolissent toutes les barrières de langue, de race, d'ethnie et de condition.